



La Salamandre

*On l'appelle Alger la Blanche.
Blanche parce que sans rancune.*

Les vacheries de ses rejets, la défection de ses saints patrons, le tort qu'on lui inflige à tout bout de champ, toutes les saloperies du monde ne la font pas fléchir. Le martyr de Job ne seyant pas à ses états d'âme, elle interdit aux siens d'en rajouter. Pudique, Alger ? Plutôt philosophe. À quoi ça sert de ruer dans les brancards sinon à se couvrir de ridicule ? Suspendue entre Notre-Dame-d'Afrique et le mausolée de Sidi Abderrahman, elle encaisse en vrac et ne dit rien. Que dire ? À qui ? Attend-on des abrutis une quelconque présence d'esprit ? Si Alger ne rend pas les coups, elle ne tend pas l'autre joue, non plus. Le statut de victime expiatoire, ce n'est pas sa tasse de thé. Elle prend les choses comme elles viennent et fait avec. Elle a compris que, pour tenir tête au destin, il ne faut pas s'attendrir sur son sort, qu'il faut savoir prendre sur soi ce que l'on ne peut confier aux autres. À quelque chose malheur est bon, il suffit d'y croire et de l'exercer. C'est Alger qui m'a appris à me désaltérer dans mes blessures.

Je l'ai rencontrée la première fois de ma vie en 1968. J'avais treize ans. Les jours fériés, un autocar venait nous soustraire aux mesures draconiennes de l'école des cadets et nous emmener voir du pays. Nous n'aimions pas trop les excursions, mais nous étions quand même ravis de pouvoir larguer un instant ces caporaux aux allures de garde-chiourme qui nous bottaient tellement le cul qu'ils n'avaient plus besoin de cirer leurs godasses. On nous conduisait dans des stades où se déroulaient toutes sortes de manifestations. Il y avait des lycéens, des scouts, de jeunes athlètes en exhibition, et des filles si bien encadrées qu'il nous aurait été moins douloureux d'enlacer un figuier de Barbarie que de tenter de les aborder. À l'époque, les « majorettes » ne couraient pas les rues et il fallait se surpasser pour espérer taper dans l'œil des plus effrontées. La concurrence était rude.

*Dans la casbah d'Alger,
la population est très dense.
Le soir venu, dans la chaleur
de l'été, les toits deviennent
un lieu de vie. Matelas et édredons
sont ouverts, et la laine est aérée
et séchée aux rayons du soleil.*

C'était l'Alger des laissés-pour-compte, des veuves violées et des orphelins trahis, et des cimetières mis sous scellés, qui n'aura pas inspiré Cervantès malgré cinq ans de captivité et à laquelle Camus n'aura pas compris grand-chose en dépit de son immense génie. Une Alger saignée à blanc, livrée aux funambules et aux culs lustrés, et qui bientôt choisira de carburger au fiel pour rattraper les cauchemars qu'elle croyait avoir conjurés... La silhouette fuyante de Fifi me promenait à travers le silence des colères en gestation, le traumatisme des affronts, le labyrinthe des malentendus. Pour un gamin interné dans mon genre, élevé dans la vénération de la patrie et formaté pour la défendre jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce fut le choc. J'avais le sentiment que mes étendards m'encamisolaient. Aucune belle histoire ne survivant aux manipulations, la voix d'El Anka s'empêtra dans ses caillots. La boulimie des roitelets autoproclamés exacerba le jeûne de leurs sujets. La répression s'attaqua aux meilleurs pour faire taire les moins bons. La *hogra* prenait le pas sur l'ensemble des autres goujateries. Dans les échoppes obscures, où la théière se dissocia des dominos, le petit peuple s'aperçut qu'il n'avait même plus le droit de prendre son mal en patience. Quelque chose se déboîtait. Lentement, mais dangereusement. Alger s'éveillait à ses quatre vérités. Et aucune d'elles n'avait voix au chapitre. On ne se conte pas fleurette impunément ; on ne construit pas le monde au son des clairons ; on ne badine pas avec la mémoire des disparus. Après l'orgasme des flagorneries, voici venu le grand mensonge qui, de confidences en conciliabules, et de mosquées en casemates, charriera tout un peuple vers des cataractes abyssales. La suite, on la connaît. N'attendant rien des dieux ni de leurs prophètes, les prières ne suffisant plus à assagir les sortilèges, les minarets se muèrent en gibets, les prêches en sentences, les venelles en coupe-gorge, les floués en gourous et leurs benjamins en bourreaux. Les vénérables vieillards à qui l'on baisait la tête furent décapités sur la place, les voisins dressèrent aux voisins des guet-apens à même le palier, etc., etc. Lâchée par les uns, lynchée par les autres, à huis clos dans son martyre, Alger continue de prendre les choses en vrac et ne dit rien. Elle s'instruit, semble-t-il. Et puis elle a connu pire et suppose qu'elle n'a encore rien vu. Cependant, colossale, magnifique dans sa douleur, telle une salamandre, elle renaît de ses autodafés. Confiante parce qu'aguerrie. Plus blanche que jamais. Et si, malgré tant de chagrins, elle sourit encore, c'est parce qu'elle a compris où est son salut : pour vivre heureux, il faut vivre sans rancune.



La chaleur de l'été entraîne les Algérois. Le soir, sur les plages populaires qui longent la ville, une femme surveille le bain de mer de ses enfants.

Au centre d'Alger, sur la place de l'Émir-Abd-el-Kader, se dresse la statue de la figure historique algérienne, symbole de la résistance contre le colonialisme, à l'origine de l'État moderne algérien.

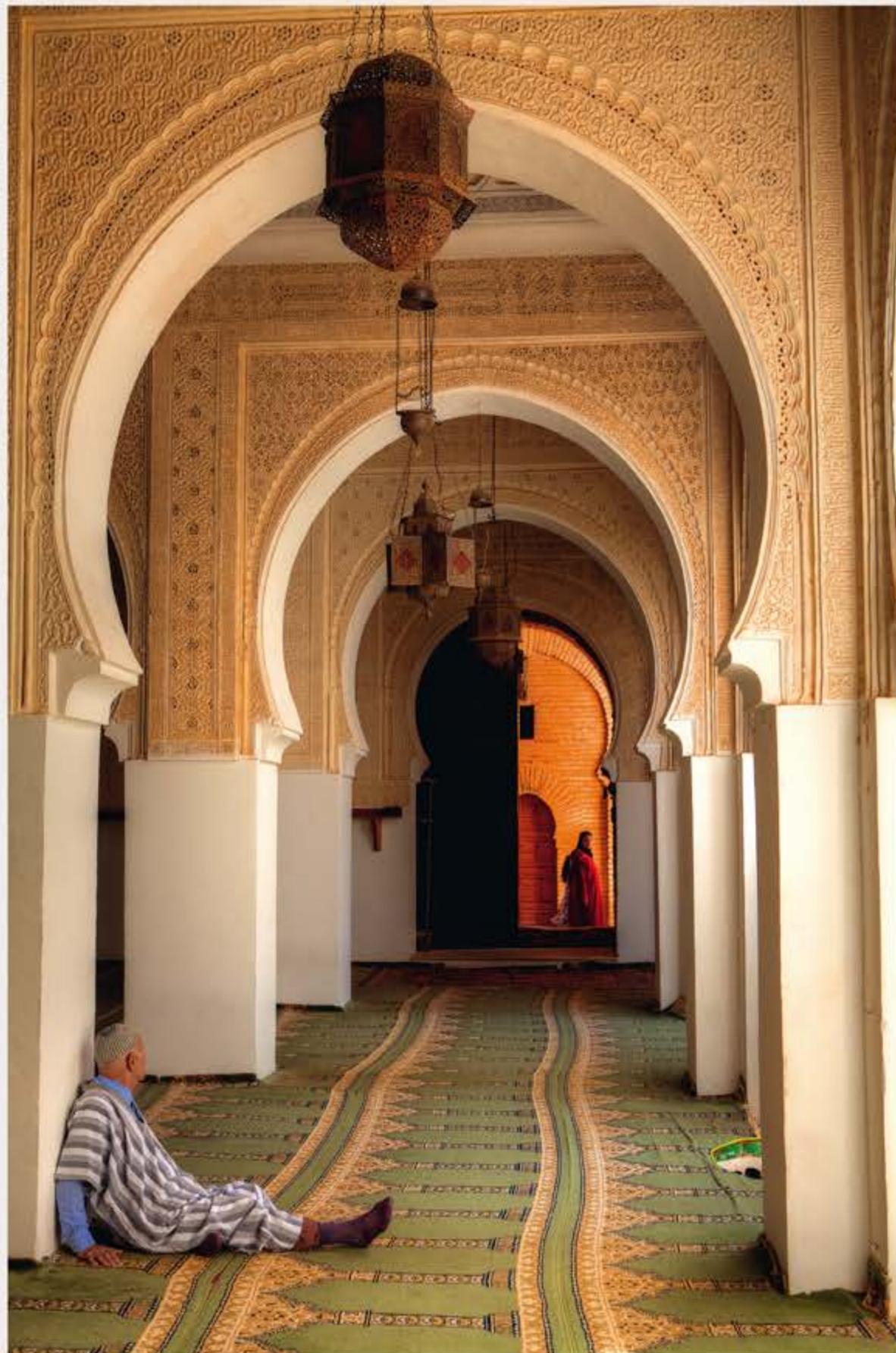


📍 Yasmîna Khadra revient sur son passé dans le quartier de Petit-Lac. Il désigne l'appartement où il a grandi avec les siens. Passants et habitants s'arrêtent et le saluent.

📍 Le ciel est barré de modernité : des paraboles se succèdent, alors que les fils électriques s'entremêlent et tissent leur toile.

Mes artistes s'amenuisent au gré des indifférences. Leurs toiles saignent sur des murs lézardés comme s'égoutte le linge sale sur les terrasses des patios en disgrâce. Ils battent en retraite chaque jour un peu plus devant ces cohortes de taggers qui défigurent mes remparts à coups de graffiti et de dessins débiles. Mes troubadours ne savent plus raconter les histoires, leur चाहत est un cri d'agonie. Mes poètes bradent leurs mots au marché aux puces, parmi les vieilleries et les objets inutiles. Quant à mes jeunes gaillards, ils poussent comme des champignons au fond des portes cochères, l'air du temps leur étant aussi nocif que les bouffées de kif ou les lampées de zombretto. Voistu ? Les temps ne sont plus ce qu'ils étaient, et mes prodiges sont allés ailleurs se refaire une raison. Et toi, scribouillard halluciné, tu viens me casser les pieds avec tes belles phrases qui feraient gerber mes ânes et mes soulards aux veines éclatées de rage et de pinard frelaté. Je suis Oran, un miroir cinglant qui vous renvoie à vos vérités. J'étais belle à l'image de mes zazous. Je savais danser aussi bien le twist que l'allaoui, et frémir à la guitare et au bendir au gré des sautes d'humeur. Je savais tant de choses que je croyais les avoir inventées du bout de mes doigts, et aucune légende ne m'arrivait à la cheville.





*Mon père ne nous accompagna pas à l'école d'El Mechouar.
À peine les premières ruelles de Tlemcen franchies, sa raideur fléchit
et sa conduite devint nerveuse.*

Il se mit à pester après les piétons, à serrer de près les automobilistes, les commissures de la bouche subitement effervescentes de sécrétion blanchâtre. Quelque chose venait de rompre en lui, entraînant dans ses éboulis la contenance derrière laquelle il s'évertuait à occulter ses lézardes. Mon père soignait ses apparences à cause d'une enfance malheureuse. C'est lui qui m'avait appris à ne pas prendre la bonne humeur pour argent comptant, que, souvent, parce qu'il sonnait faux, le rire partait en éclats pour faire diversion. [...]

Originaire du Grand Sud, notre guide marchait très vite, comme tous les hommes du désert. Au bout de quelques ruelles, nous nous surprîmes en train de lui courir après. Pas une fois il ne s'était retourné vers nous. Il se contentait d'allonger sa foulée, les épaules voûtées et la mine impénétrable. Autour de nous, les gens vauquaient à leurs occupations dans un carrousel chaotique. Les étals des marchands ambulants étaient assaillis par des femmes voilées et des paysans enturbannés. Conjugué aux vociférations des mioches, le cri des boutiquiers conférait au marché l'allégresse d'une fête foraine. Une chaleur sans excès embaumait son monde dans une étreinte si affectueuse qu'on l'aurait dit humaine. On se serait cru au printemps. C'était un beau jour pour gambader. Le sergent Kerzaz, lui, se voulait inattentif à la liesse alentour. Il fonçait à travers les échancrures de la cohue, impassible, presque blasé. Sur un square, une bande de gamins malmenait un ballon en chiffon au milieu d'une clameur cristalline. Ils jouaient ferme pour se rapprocher des buts adverses, se meurtrissaient le tibia dans des cafouillages hystériques, libérant leur joie explosive dès qu'un dribble envoyait valdinguer l'adversaire ou qu'un tir faisait mouche. Sans m'en rendre compte, je m'arrêtai pour assister au match. « On va être en retard », me rappela le sergent en continuant son chemin. Mon cousin dut me tirer par le bras pour m'éveiller à moi-même. Ce fut comme s'il m'arrachait à un rêve merveilleux.

*L'architecture de la mosquée
de Tlemcen préserve le passant
et le voyageur de la chaleur
harassante de l'été.*

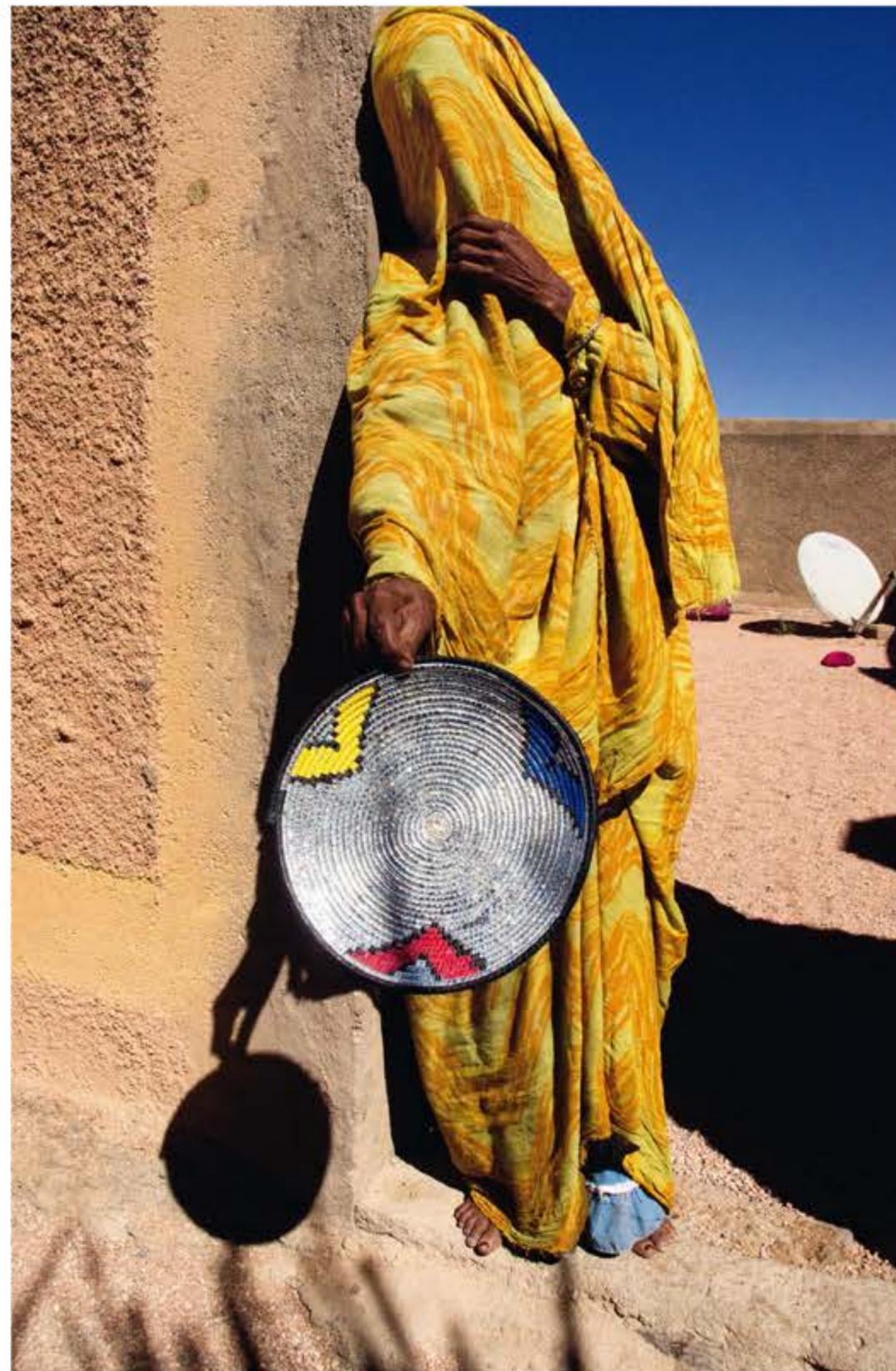


*Bent-Isquen est l'une des sept cités
de la vallée du M'Zab.
Le mausolée dans le cimetière de Sidi Issa.*



☉ Une petite villageoise est venue passer quelque temps dans l'habitation familiale traditionnelle, plus adaptée au climat.

☉ Près de Jamanrasset, une femme dissimule son visage au passant, tout en présentant l'objet traditionnel en vannerie qu'elle a réalisé.



*Sur la route entre Tamarrasset et la plaine
d'Assekrem, des grottes naturelles
servent de refuge aux troupeaux
et aux bergers ou autres voyageurs
qui peuvent y faire une halte.*





*Dans le village de Sidi Ah,
un Touareg, vêtu de ses plus beaux
atours, participe aux festivités
à l'occasion de la célébration
de la naissance du Prophète.*

*Le Prophète est né à La Mecque,
mais c'est à Timimoun qu'il ressuscite chaque année.*

Quand vient le *maoussim* du *Maoulid*, la saison de la grâce, la cité renaît aux splendeurs de la foi. Toutes les maisons vous ouvrent leurs portes et leur cœur, et toutes les tables vous offrent leurs couverts. Vous n'avez qu'à vous servir. Prenez autant que vous le souhaitez, la satiété mesure l'étendue de notre générosité. Et surtout, ne dites pas merci, un simple sourire suffit.

Chez nous, lorsque deux êtres se saluent, ils deviennent l'image de Dieu. Le ciel et la terre alors exultent car il n'est de sublimité authentique que dans un geste d'affection. D'un coup, la Création accède au sens cosmique de sa vocation.

L'homme est conçu pour être beau. Et la beauté vraie est dans le partage, comme la maturité.

De tous les élans qui portent plus loin que l'ensemble des ambitions, celui qui nous jette dans les bras d'un inconnu est le plus accompli. Nous sommes ainsi faits, dans la chair et dans l'âme, de bonté et de sagesse. Nous sommes, de tous les êtres sur terre, ceux qui ont compris pourquoi le pardon est la part la plus lucide du Seigneur en nous.

À Timimoun, vous n'êtes pas parmi les anges, vous êtes parmi les hommes dont les femmes sont la sobre magnificence. Chez nous, le summum du bienfait réside dans sa simplicité, et nous sommes des gens simples. Un rien suffit à notre bonheur, et aucun malheur ne nous indiffère. Nous sommes près de chaque fils d'Adam, aussi éloigné soit-il, persuadé que les frontières sont dans les mentalités et non sur les balises et les océans. Qui entre dans notre maison pénètre notre âme, et nos fibres se diluent dans les siennes pour qu'il redevienne ce que nous espérons pour chacun : un être de lumière, de jour comme de nuit ; un être rasséréné comme la barkhane après la tempête. Toute erreur, en ce monde, est un faux pas qui se corrige. Aucun tort n'est irréversible.